

Paris-Saint-Lazare Station, April 10, 2017, 12h03-12h07, 4m26s, by Pablo-Martín Córdoba

Text written by Valentin Labatut (Traverse Vidéo)

(Translated from the original text in French)

From the outset, the single four-minute fixed shot describes the cold architecture of the Paris-Saint-Lazare station and more precisely, the junction of stairs. This panoptic, like video surveillance, follows in the footsteps of the station users, who transform themselves into a happy unexpected ballet of urban everyday life. This place of affluence, of the comings and goings of ordinary passers-by, who cross the field, becomes a painting through superpositions that saturate the field. If in reality, these passers-by appear as fast as they disappear, suddenly, through a door, a small square to reach the outside world and their occupations, their trace of passage inscribes them in the place. If in reality, they cross paths without turning around or even seeing each other, video creates another potential. To "no interaction" all interactions answer all interactions until the fusion.

Indeed, this fugitive passage is captured in the literal sense, is stopped as a fixed component, a permanent trace of the physics of moving bodies. These remanences are added, adjoined, overlapped, mixed together, then, by such shocks, the functionalist neutral space becomes a deep intermixing that obscures the differences of the bodies. The addition of body after body blurs the identification marks and reverses the project of the "all-seeing" of video surveillance. The process started right away phagocyte each new traveller, even more rapidly indistinguishable....

The video awakens a memory of René Magritte's *Golconde* where men in black coats, black bowler hats - a Magritte figure - rain their anonymity on the city, since Pablo-Martín Córdoba saturates the space, the urban space, it erases the identity by the group or even the mass. However, if, as in the painting, humans replicate themselves in almost identical ways, there are still two rare and fragile traces of their individuality, at least of their walking activity: the remanence gives an imprint of their journey, draws the geometry of the routes. The alert eye unravels the inextricable arrangement, recognizes its components.

Thus, the original debate of sociology is reinterpreted, when the proponents of "macrosociology" in the Durkheim style describe mass society as "a mass of undifferentiated individuals, similar to atoms" and conversely, the proponents of "microsociology", such as Gabriel Tarde and Gustave Lebon, recognize this as part of a consensus-based process of imitation that is the basis for this social formation, the crowd.

And certainly, Gare Paris-Saint-Lazare captures in simplicity the relationship of the individual to the group, it captures it as the sum of various individualities that form the group but the video opens another field of reflection: the status of the image. Conceived often as a reflection of reality, similar to the traveller, the referential, it proves to be a base line, a trace, a drawing, an intertwining of lines and always an image in abstraction since Gare Paris-Saint-Lazare is a journey with the eye that may be sociological to an aniconical approach: abstraction.

Gare Paris-Saint-Lazare, 10 avril 2017, 12h03-12h07, 4m26s, par Pablo-Martín Córdoba

Texte écrit par Valentin Labatut (Traverse Vidéo)

Dès l'incipit, le plan fixe unique de quatre minutes décrit la froide architecture de la Gare Paris-Saint-Lazare et plus précisément, la jonction d'escaliers. Ce panoptique, à l'instar de la vidéosurveillance suit les pas des usagers de la gare or ils se transforment en un heureux ballet inattendu de la banalité citadine. Ce lieu d'affluence, d'allers et retours des passants ordinaires, qui traversent le champ devient tableau par des superpositions qui saturent le champ. Si dans la réalité, ces passants paraissent aussi vite qu'ils disparaissent, brusquement, par une porte, un petit parvis pour rejoindre le hors-cadre et leurs occupations, leur trace de passage les inscrit dans le lieu. Si dans la réalité, ils se croisent sans se retourner ni même se voir, la vidéo crée un autre potentiel. À « aucune interaction » répondent toutes les interactions jusqu'à la fusion.

En effet, ce fugace passage est capté au sens littéral, est arrêté comme composant fixe, trace pérenne de la physique des corps en mouvement. Ces rémanences s'ajoutent, se jouxtent, se recouvrent, s'entremêlent, alors, par de tels chocs, l'espace neutre fonctionnaliste devient un sombre entremêlement occultant les différences des corps. L'ajout corps après corps brouille les repères d'identification et renverse le projet du « tout voir » de la vidéosurveillance. Le processus amorcé d'emblée phagocyte chaque nouveau voyageur, plus vite encore indiscernable...

La vidéo réveille un souvenir du *Golconde* de René Magritte où les hommes en manteau noir, chapeau melon noir – figure magrittienne – pleuvent leur anonymat sur la ville, puisque Pablo-Martín Córdoba sature l'espace, l'espace citadin, il efface l'identité par le groupe voire la masse. Cependant, si, comme dans le tableau, les humains se répliquent de façon presque identique, il demeure deux de – certes – rares et fragiles traces de leur individualité du moins de leur activité de marcheur : la rémanence donne une empreinte de leur parcours, dessine la géométrie des itinéraires. L'œil averti démêle l'inextricable agencement, en reconnaît les composantes.

Ainsi en filigrane se rejoue le débat originel de la sociologie, quand les tenants de la « macrosociologie » à la Durkheim décrivent la société de masse comme « une masse d'individus indifférenciés, semblables à des atomes » et qu'inversement, les tenants de la « microsociologique », tels que Gabriel Tarde et que Gustave Lebon, y reconnaissent le processus consensuel d'imitation constitutif de cette forme sociale, la foule.

Et certes, *Gare Paris-Saint-Lazare* saisit en simplicité la relation de l'individu au groupe, elle la saisit comme somme de diverses individualités qui forment le groupe mais la vidéo ouvre un autre champ de réflexion celui du statut de l'image. Pensée au quotidien comme reflet du réel, semblable au voyageur, à la voyageuse, référentielle, elle s'avère en soubassement trait, tracé, couleur, entrelacement de lignes et toujours image en abstraction puisque *Gare Paris-Saint-Lazare* voyage du regard qui se pourrait sociologique à une approche aniconique : abstraction.